

et est illustré de gravures dont quelques-unes sont précieuses. Dans un pays où tout se transforme si rapidement, une vue d'il y a quinze, vingt ans est déjà presque une curiosité. Parmi les planches les plus remarquables sont celles qui représentent "le Général Carleton faisant la revue de ses troupes sur la Place d'Armes, en 1775, avant d'aller combattre Ethan Allen à la Longue-pointe," des costumes en 1800 (copiés de l'ouvrage de Lambert), et une vue de la rue Notre Dame en 1804. Il y a aussi une vue de l'incendie du parlement en 1849. L'auteur blâme à peine cet acte de vandalisme que bien peu de gens, pensons-nous, excusent aujourd'hui. Il suffit de lire les pages qui ont trait à cette époque pour voir quel est l'esprit du livre.

Pour la partie la plus ancienne de l'histoire de Montréal, M. Sandham a eu recours à nos vieux historiens; pour celle qui n'est ni ancienne ni moderne et qui est peut-être la plus difficile à faire, il a profité des écrits de Kalm, de Lambert et d'autres voyageurs, et il a fait dans les journaux de très laborieuses recherches. Il y a à la fin du volume un curieux chapitre sur les médailles et les jetons de Montréal. L'auteur est un des membres les plus actifs de la société numismatique de Montréal; il est aussi membre correspondant de la société numismatique et archéologique de New-York, et il a publié un ouvrage sur le numismatique canadienne.

THIBAUT.—De l'agriculture et du rôle des instituteurs dans l'enseignement agricole par Norbert Thibault. 47 p., in-12o. Québec. P. G. Delisle.

M. Thibault est professeur à l'école normale Laval, et cette brochure est une reproduction d'une série d'articles publiés par lui sous le pseudonyme d'Agicola, dans le *Courrier du Canada*. Nous en extrayons ce qui suit sur l'enseignement de l'agriculture dans les écoles primaires :

"Pour être complètes toutefois, pour porter tout leur fruit, les leçons élémentaires données aux enfants devraient dans une certaine mesure être appliquées sous leurs yeux. Il serait facile, je crois, de parvenir à ce résultat, jusqu'à un certain point du moins, si la commission scolaire avait le bon esprit, comme cela se fait déjà dans quelques paroisses, de mettre à la disposition de l'instituteur un lopin de terre qui lui permet d'établir près de l'école un jardin convenablement spacieux. Outre les connaissances utiles que les enfants pourraient ainsi acquérir sur la petite culture, ils puiseraient mieux encore dans les leçons du maître cet amour de leur art sans lequel rien de bon, rien de fécond ne peut s'accomplir.

"Quant à l'instituteur lui-même, dont en général on rétribue si mesquinement les services, il y trouverait les avantages suivants :

- "1o. La culture de ce jardin serait pour lui un exercice salutaire ;
- "2o Elle offrirait à la fois une distraction et un repos à son esprit fatigué de ses préoccupations quotidiennes ;
- "3o. Elle lui procurerait une légère augmentation de bien-être ;
- "4o. Enfin la possession de ce jardin contribuerait à attacher l'instituteur à la localité, le porterait à faire des efforts pour y rester, parce qu'on tient au lieu où l'on se plaît."

Revue Mensuelle.

Si l'année 1870 a été terrible pour la France, 1871 menace d'en être un triste pendant. Nous allons rapporter aussi brièvement que possible les principaux faits du dernier acte, tout probablement, de ce grand drame qui se joue depuis près de huit mois en face de l'Europe lâchement indifférente. On trouvera naturel que nos pensées se portent de préférence vers ce malheureux pays, si l'on songe qu'il attire, à l'heure qu'il est, tous les regards, et que si, chez quelques-uns ces regards expriment l'apathie et même la satisfaction; chez d'autres, et c'est heureusement le plus grand nombre, on peut y lire la plus grande tristesse et la plus vive sympathie.

Après un siège de quatre mois, et un bombardement de plusieurs semaines, Paris presque affamé vient de capituler aux conditions suivantes : Les forts de Paris seront occupés par les troupes allemandes. Les mobiles retourneront dans leurs provinces, et toutes les troupes, à l'exception de la garde nationale qui servira de police, déposeront les armes et seront débandées. Les troupes allemandes n'entreront pas dans Paris. On peut sortir de Paris facilement, à ce que disent les derniers journaux, mais à la demande du gouvernement de Paris, on n'y peut pas entrer sans permission des autorités. La capitulation a été accompagnée d'un armistice de trois semaines pour permettre à l'Assemblée Nationale de se réunir à Bordeaux. Pendant ce temps les Allemands permettront l'alimentation de Paris sans cependant nuire à leur investissement. Pendant l'armistice les armées en dehors de Paris conserveront leurs positions respectives et le terrain qui les sépare sera neutre. Les conditions de paix qui seront soumises aux députés de l'Assemblée Nationale seront les suivantes : en premier lieu, la cession de l'Alsace et de la Lorraine, puis une indemnité de dix milliards de francs pour les frais de la guerre avec l'occupation de la Champagne comme garantie du paiement; enfin la cession de 25 vaisseaux de guerre de première classe; puis, la cession d'une des colonies françaises. Il sera curieux de voir ce que dira l'Angleterre de ces deux dernières stipulations qui menacent en même temps son empire maritime et ses possessions coloniales. Manquera-t-on d'y voir des intérêts menacés, il est presque probable : la susceptibilité est si peu à l'ordre du jour dans le Royaume-Uni.

Il faut maintenant décrire les événements qui ont précipité cette capi-

tulation de Paris. On ne saurait nier que la capitale de la France a fait une résistance qui a étonné tout le monde et qui dû contrecarrer considérablement les plans du trop habile Von Moltke. Cette résistance de la capitale a fait dire qu'elle était digne d'être non-seulement la tête, mais encore le cœur de l'Europe, deux choses qu'on pourrait peut-être nier à la capitale du nouvel empire allemand. Cependant si Paris aussi bien que toute la France avait mis en pratique cette devise qu'avaient prise nos voisins durant leur guerre civile : *united we stand, divided we fall*, ce que nous rendons en français par *l'Union fait la Force*; si Paris, si la France avaient pu mettre de côté, en face d'une invasion, les mesquines divisions de partis, Paris et la France n'auraient peut-être pas succombé. Et d'abord, s'il y avait eu ensemble dans les préparatifs de la guerre, unité dans le commandement, puis unanimité dans toutes les classes et dans tous les partis pour repousser l'ennemi, n'aurait-on pas pu défendre Paris et lever des armées autrement formidables et aguerries pour venir au secours de la capitale? Mais venons-en aux événements qui ne sont malheureusement et que trop accomplis. Le bombardement des forts a commencé vers le 25 décembre par le fort Avron, nouvelle défense qui n'était pas encore terminée et qui n'avait pas de casemates pour la garnison. Le fort a été évacué en bon ordre sous le feu de quatre-vingts pièces de siège; il n'y a eu que 10 morts et 200 blessés. Après Avron, le fort de Noisy et le fort de Rosny qui commande le plateau d'Avron, tous deux sentinelles de Paris à l'Est, ont été exposés à un feu d'enfer, c'est, paraît-il, l'expression favorite des Prussiens. Le fait est que ceux des casernes défenseurs de ces forts qui avaient servi en Afrique, en Crimée et en Italie, avouèrent qu'ils n'avaient jamais rien vu de pareil. Le nombre et la dimension des bombes et obus qui sont tombés sur ces forts et à l'entour est vraiment prodigieux, si l'on considère la distance respectueuse à laquelle ils avaient tenu jusque là les batteries prussiennes. La riposte a été vigoureuse et parfois heureuse; cependant là aussi apparaissait l'infériorité de l'artillerie française comparativement à celle de l'ennemi. Presqu'en même temps que les forts de l'Est, les forts du Sud, le fort d'Issy et les autres reçurent leur large part de projectiles destructeurs. Les casernes des forts Montrouge et d'Issy furent incendiées. Une large brèche fut faite à ce dernier; mais aucun ne fut abandonné avant la capitulation. Quant au fort du Mont-Valérien, les Allemands n'ont pas osé s'y frotter, ils ont toutefois essayé d'incendier les casernes. Tous les autres, y compris celui de St. Denis et les redoutes de Ville-Juif et du Point-du-Jour, ont subi pendant plusieurs semaines un bombardement terrible et incessant. Un très grand nombre de projectiles sont aussi tombés dans l'enceinte de Paris, et y ont allumé de nombreux incendies qui ont été aussitôt éteints. Les quartiers qui ont été atteints les premiers sont ceux de Montrouge, Vaugirard, Point-du-Jour et Auteuil. Puis les obus prussiens ont successivement atteint l'Eglise de St. Sulpice, le Panthéon et plusieurs hôpitaux. Mais si la destruction de la propriété a été considérable, les pertes de vie ont été peu nombreuses, si on considère le nombre et la pesanteur des projectiles qui sont tombés incessamment pendant trois semaines. Les obus qui ont été les plus destructeurs et les plus nombreux étaient ceux lancés par les redoutes ennemies de Meudon et de Clamart. Que faisaient durant ce temps les 400,000 hommes sous le commandement de Trochu? Depuis le commencement du bombardement jusqu'au 19 janvier on n'en avait pas entendu parler autrement que par une dépêche télégraphique de source prussienne qui disait que les troupes françaises faisaient des efforts *frénétiques* pour tourner les batteries ennemies. Le 19 de janvier 100,000 hommes de troupes françaises sortaient de Paris dans la direction du Mont-Valérien, et dirigeaient une attaque assez impétueuse sur les positions de Malmaison, Saint-Cloud et Montretout. Les français ont d'abord eu quelques succès et ont campé en dehors des murs la nuit du 19; mais le lendemain les Prussiens ont repris la position de Montretout dont les Français s'étaient emparés la veille, et les ont repoussés dans la ville, en tuant un grand nombre et en faisant un plus grand nombre prisonniers. Pourquoi Trochu n'est-il pas sorti avec 200,000 au lieu de 100,000? On a dit que c'était parce que la Garde Nationale avait refusé de sortir; mais le plus grand nombre pense que c'était pour conserver ses troupes pour un dernier et suprême effort, effort qui, il est triste de le dire, n'a pas été tenté. Malgré le meilleur vouloir et la plus vive sympathie, il est difficile de ne pas voir en cette triste situation le résultat de la désunion formée par les luttes mesquines et dégoûtantes des partis en France, désunion qui a empêché cette grande nation de s'élever à la hauteur des luttes nationales, même lorsque l'honneur et la sûreté de la patrie étaient l'enjeu suprême. Il est vrai qu'il y avait dans les défaites des armées qui venaient au secours de la capitale de quoi décourager une population mieux trempée que celle de Paris. L'ennemi ne laissait pas ignorer le moindre revers aux malheureux Parisiens, et il y avait quelque chose d'horriblement fatal dans toutes ces défaites successives au sud, au nord et à l'est, quelque chose qui semblait crier à tous : vous allez aussi vous sacrifier pour rien. Cependant on nous avait tant dit que la population de Paris était décidée à s'envelir sous ses ruines plutôt que de capituler, que le général Trochu n'était pas homme à se rendre sans tenter un effort héroïque, que la capitulation si funeste à la France, dont nous devrions peut-être nous réjouir au point de vue de l'humanité, nous a paru d'abord une grande déception, un cruel désappointement.

Puisque nous venons de parler des défaites des armées de secours, il convient que nous fassions connaître ces gigantesques luttes du pays